

Zeitschrift: FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche
Herausgeber: Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Band: - (2016)
Heft: 44

Artikel: Sweet Talk
Autor: Morey, Viviane
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sweet Talk

TEXTE_VIVIANE MOREY, DIRECTRICE ARTISTIQUE DE LA FÊTE DU SLIP: Jusqu'à récemment, négocier était l'une des choses qui m'effrayait le plus dans mon travail. Pourtant, je suis la co-directrice d'un événement culturel sexe-positif depuis plus de cinq ans et par conséquent négocier des contrats avec des lieux, des artistes ou d'autres entités culturelles constitue une grande partie de mon cahier des charges. Pendant longtemps, j'avais une vision hollywoodienne des négociations qui ressemble à ce qu'on voit dans les films d'action: une démonstration stratégique de pouvoir très tendue. La table de négociation dans nos esprits – ou en tout cas dans le mien – est un endroit où le.la plus fort.e ou le.la plus intelligent.e gagne, et où le.la gagnant.la remporte la mise. Quand vous êtes à la tête d'un festival culturel largement autofinancé qui aborde le sexe et le genre, dire que vous n'avez pas l'impression d'avoir beaucoup de poids est un euphémisme. Toujours est-il que nous avons survécu à mes faiblesses en tant que négociatrice car nous sommes en train de préparer la 5e édition de la Fête du Slip. J'étais en train de regarder un spectacle de danse la semaine passée lorsque j'ai eu une illumination: je me suis vraiment améliorée – en effet ces

derniers temps je repars souvent de la table des négociations avec plus que ce pour quoi j'étais venue. Une autre chose que j'ai réalisée assise là dans le noir à observer ces danseurs.euses était que cette nouvelle façon d'aborder les négociations me venait de mon penchant pour le BDSM. (Le BDSM est une combinaison d'initiales qui désigne le Bondage / la Discipline / la Domination / la Soumission et le Sadomasochisme et on l'utilise pour décrire des pratiques sexuelles qui intègrent une forme de jeu de pouvoir). En tant que jeune féministe dans la vingtaine, je me souviens de m'être sentie très mal à l'aise avec cette préférence sexuelle, premièrement parce que dans mon cercle social, personne ne parlait de pratiques sexuelles « marginales » mais aussi largement parce que je me disais que ces envies étaient contraires à mes valeurs féministes. Je pensais que mon envie d'être soumise par un homme au lit était le résultat de ma socialisation à un monde patriarcal et misogyne et qu'il fallait que ces envies soient éradiquées. Quelques années après, après avoir lu « Sexy Dressing – violences sexuelles et érotisation de la domination » de Duncan Kennedy et ayant totalement échoué à ne plus être excitée par les jeux de

pouvoir, j'ai décidé de sauter le pas et d'essayer. Ce que j'ai découvert m'a vraiment surpris. J'ai appris qu'un.e partenaire soumis.e détient beaucoup de pouvoir car le.la dominant.e se démène pour satisfaire ses envies et se met au service de son plaisir. En tant que soumise, tout ce que j'avais à faire c'était de rester là et d'encaisser. Ce transfert (relatif et temporaire) de responsabilité est merveilleusement relaxant. Une autre chose que j'ai apprise est que, bien que les apparences puissent nous mener à penser que ces pratiques sont empreintes d'hostilité, la clef de voute d'une relation de type BDSM réside en réalité dans la confiance mutuelle entre les partenaires. La soumission requiert de lâcher prise entièrement et de se placer dans les mains de quelqu'un d'autre; alors que la domination entend prendre le contrôle lorsque quelqu'un se place entre vos mains. Ces deux postures exigent énormément de confiance en l'autre. Toutes deux exigent que chacun.e connaisse et respecte ses limites. Vous avez besoin de savoir que votre partenaire ne va pas aller trop loin. Les aspects d'abandon de soi et de confiance que cela implique peuvent créer des liens affectifs très forts. Mais cela implique également des discussions et négociations sérieuses où chacun.e tentera, aussi honnêtement que possible, de dire ce qu'il.elle veut, ce qu'il.elle ne veut pas, ce qu'il.elle est prêt.e à faire et où se situent ses limites. Au début, c'était très difficile pour moi de le

faire. Nous n'avons pas l'habitude de mettre en mots nos désirs. Mais cela devient plus facile avec le temps. Je dirais même que la négociation dans la chambre à coucher est une étape que j'apprécie maintenant car je la trouve assez excitante. Dans le BDSM, négocier veut dire trouver un terrain d'entente dans lequel on peut s'amuser. La seule manière de sortir perdant.e si vous faites confiance à votre partenaire est de ne pas avoir été honnête ou de ne pas s'être écouté.e. Le but du jeu est de maximiser le plaisir de tous.les participant.e.s. Cette perspective est si différente de cette confrontation de pouvoir que je décrivais précédemment, où la personne qui détient le pouvoir rafle la mise. Alors que les danseurs.euses sur scène se poussaient et se tiraient, imitant le langage de l'amour et du désir, j'ai réalisé que c'était la totalité de mon approche de la négociation qui avait changé grâce à mon expérience BDSM. Je ne m'y préparais plus comme à une bataille. Avant, je pensais que je négociais contre quelqu'un. Maintenant, je le vois comme négociant avec quelqu'un; négocier c'est discuter d'une situation dans les détails pour que tout le monde y trouve son compte. Bien sûr, je pense à ce dont j'ai besoin de la part de l'autre, mais j'essaie surtout de définir quel est notre but commun et comment travailler ensemble pour y arriver. Je n'essaie plus de bomber le torse pour avoir l'air plus imposante, au contraire je dirais que je m'efforce à être la plus

avenante possible. Mon but est de faire de l'autre mon allié.e, de lui montrer tout ce que nous avons en commun, tout ce que nous avons à gagner à collaborer. La raison pour laquelle c'est une stratégie de négociation efficace est que si vous arrivez à convaincre l'autre que vous avez le même but, tout le monde tire dans la même direction et tout le monde a l'impression d'y gagner. En deux mots, ce qui m'a rendue meilleure à la négociation est que j'ai arrêté de considérer que le pouvoir était quelque chose que l'on détenait ou que l'on ne détenait pas, et j'ai commencé à voir que le pouvoir est quelque chose que l'on utilise pour agir. Un de mes amis, plutôt doux et réservé comme homme, pratiquant lui-aussi le BDSM, m'a raconté que le fait qu'on lui demande d'être autoritaire au lit lui avait conféré plus de confiance en lui. Il avait moins de peine à s'affirmer, que ce soit sur son lieu de travail ou dans sa vie privée. Il m'a aussi dit que sa pratique avait développé sa capacité d'empathie, d'écoute et d'attention; que lorsqu'il était en session avec quelqu'un, il essayait de ressentir ce que ressentait l'autre et était complètement concentré sur sa partenaire. En général l'affirmation de soi, l'empathie et l'écoute sont considérées comme antinomiques. Tout comme le fait d'être soumis.e et le fait de contrôler. On peut rapprocher cela de l'idée de pharmakon chez Derrida, un mot qui désigne à la fois le poison et le remède. On ne peut pas savoir dans quel

sens ce mot est utilisé et il contient toujours les deux sens apparemment opposés en même temps. Ce n'est pas l'un ou l'autre mais l'un et l'autre, entremêlés et impossibles à différencier. Cela nous pousse à voir le monde dans une complexité qui dépasse une approche binaire classique. Les différences existent mais elles ne peuvent plus être classifiées et ordonnées en terme de dualités simples. Le réflexe de hiérarchisation est rendu plus difficile voir impossible par la multiplicité des références. Le fait que les leçons apprises dans la chambre à coucher (ou dans le donjon) soient transposables dans le « reste » de la vie quotidienne soutient encore davantage cet argument: il n'y a pas de frontière « réelle » entre le domaine de la sexualité et la vie de tous les jours. Dire que pour vivre dans un monde plus juste, moins sexiste, moins hétéronormatif mais aussi moins raciste, il faut dépasser les binarités simples et embrasser une multitude de points de référence est une évidence et cela a été discuté à de nombreuses reprises déjà. Je n'ai pas la prétention d'amener quoi que ce soit de nouveau à la table. Par contre, je pense que ce que Derrida nommait « phallogocentrisme »¹ est si prégnant dans nos sociétés et dans nos vies qu'il ne faut rater aucune occasion pour le mettre à mal. La distinction entre plaisir et douleur, entre soumission et pouvoir, entre affirmation de soi et empathie mais aussi entre sexe et vie quotidienne sont des simplifications,

des modélisations opérationnelles utiles dans certaines circonstances mais qui ont leurs limites. Le genre est un autre exemple de modélisation opérationnelle qui est utile pour parler de l'expérience et pour organiser la lutte. Mais je crains que nous ne nous trompions parfois d'ennemi. Cela me dérange lorsque j'entends des collègues féministes parler en termes de « domination masculine » comme si le problème était du côté des hommes. Non pas, évidemment, que je ne croie pas qu'il y ait un déséquilibre dans la distribution du pouvoir: je vois bien que la gente masculine est privilégiée par rapport aux femmes et ce de manière très concrète (il suffit de voir l'écart salarial en Suisse par exemple pour en être convaincu.e) mais je refuse de croire que les hommes sont dans leur majorité des oppresseurs volontaires et par conséquent nos adversaires. Il faut arrêter de voir le pouvoir comme quelque chose que l'on détient ou dont on est dépourvu par essence et commencer à le voir comme un système cohérent qui structure nos relations et nos interactions. Je pense qu'il est temps de voir ce qu'on peut faire ensemble. En dépassant une vision binaire du monde, la distinction

hommes/femmes perd de sa signification et de son poids. A nouveau je ne suis pas en train de nier l'histoire et ni l'oppression que les femmes ont subie et subissent toujours, je suis en train de dire que l'on devrait tenter de déconstruire les catégories mêmes qui structurent cette oppression. Le sexe est un point nodal dans cette lutte car il structure le monde en hommes et en femmes, en hétérosexuel.le.s et en homosexuel.le.s, en dominant.e.s et en dominé.e.s. Sur un mode binaire, il entend que les femmes doivent nécessairement passer par les hommes pour passer de l'une à l'autre des deux positions que la société leur réserve: la mère ou la pute. Lorsque l'on s'empare de son plaisir, en s'appropriant sa sexualité, en refusant d'en avoir honte, on déconstruit ce système de rapports de pouvoir. En restructurant les manières dont nous entrons en relation les un.e.s avec les autres, les manières dont nous prenons du plaisir, en étant à l'écoute des nuances des assemblages de sentiments et de valeurs apparemment incongrues qui se font en nous, en refusant de voir le monde de manière binaire et simpliste, nous pouvons décider ensemble des manières dont nous désirons nous réinventer.

1 Selon son étymologie, Derrida considère le «phallogocentrisme» à la fois comme impérialisme du phallus et du logos, c.à.d. la domination sans partage de l'homme en tant qu'incarnation de la raison souveraine. Il affirme que la philosophie en tant qu'idéal de raison a toujours été liée à une figure masculine: « (...) cette puissante assise phallogocentrique conditionne à peu près notre héritage culturel». Hervé ONDOUA in Jacques Derrida et la déconstruction du genre et de l'identité: vers une nouvelle approche médiatique et anthropologique.